

Mémoires latentes

Cinéastes et plasticiens libanais, Joana Hadjithomas et Khalil Joreige développent une œuvre protéiforme. À l'occasion de la sortie de leur dernier film, sur le programme spatial libanais, ils nous parlent de leur travail, de leur fascination pour Beyrouth et des problématiques qui nourrissent leurs créations.



© ASSOUT PRODUCTIONS

Manoug Manougian, fondateur de la Lebanese Rocket Society, et son équipe de l'Université Haigazian. L'aventure prendra fin en 1967.

Au centre : « **L'album du président** », 32 impressions numériques pliées chacune en 32 morceaux et montées sur bois, 800 x 120 cm. Coproduit par la Biennale de Sharjah 7, 2011.

1. Le 12 juillet 2006, en réponse à l'enlèvement par le Hezbollah de deux soldats israéliens, l'État hébreu lance une vaste opération militaire au Liban, causant d'immenses destructions et faisant près de 1200 morts côté libanais. Une résolution de l'Onu impose une trêve le 14 août.

Qantara : Quel a été votre parcours ?

Joana Hadjithomas - Nous n'avons pas fait d'école de cinéma ou de beaux-arts. Au Liban, j'ai commencé des études de sciences politiques et Khalil des études de philosophie. Puis nous avons entrepris ensemble des études de littérature et d'arts du spectacle. À la fin des années quatre-vingt, nous avons commencé la photographie. Beyrouth était incroyable. C'était un apprentissage très intéressant de la façon dont on photographie une ville, ses habitants, ses ruines. Le résultat en a été notre première exposition à l'Institut du monde arabe.

Est-ce ce travail qui vous conduit à réaliser votre première fiction, « Autour de la maison rose », en 1999 ?

JH - Oui. Nous étions des autodidactes. Ce scénario-là a un parcours assez étrange. Nous avons rédigé un texte qui s'est développé jusqu'à devenir un scénario. Une amie l'a envoyé à un concours de scénarios et nous avons été sélectionnés.

L'année suivante, vous réalisez un documentaire sur des anciens prisonniers du camp de Khiam. Pourquoi ce sujet ?

JH - Il faut se replonger dans les années quatre-vingt-dix. On avait l'impression qu'une très étrange après-guerre se mettait en place. Beaucoup de choses n'étaient pas résolues mais on en parlait peu. On ne parlait pas des disparus, or, cela nous touchait car l'oncle de Khalil a été kidnappé. On avait un sentiment de latence. Nous avons réalisé l'œuvre *Wonder Beirut* à partir de cartes postales que l'on brûlait. On avait l'impression que les années soixante-dix étaient totalement mythifiées, puis que l'on avait mis la guerre civile entre parenthèses et que la société se remettait, très libérale et foncièrement capitaliste. Or, nous travaillions sur l'idée que la guerre n'était pas un accident.



La guerre du Liban a été très médiatisée et notre souhait était de redonner un pouvoir à l'image. À l'époque, il n'y avait pas d'images de ce camp car on ne pouvait pas y aller, et comment parler d'un lieu dont on n'a pas de représentations ? Si on filme des gens qui racontent leur expérience du camp, est-ce suffisamment évocateur ?

Vous dites à ce propos avoir souhaité « problématiser ces images ». Pouvez-vous nous en dire plus ?

JH - Nous travaillions sur les questions de latence, sur comment donner une force aux images. Et puis, arrive la guerre de 2006¹ à laquelle nous assistons en spectateurs, car nous étions bloqués en France. Les images étaient insoutenables. Quand nous sommes rentrés à Beyrouth, nous sommes tout de suite allés dans le sud du Liban et nous nous sommes dit : et maintenant, que fait-on ? Quel genre d'images ? Nous travaillons sur notre présent, il n'était donc pas possible de reprendre nos précédents projets, alors nous avons filmé la suite de Khiam. Le camp avait été totalement détruit par les Israéliens. Nous avons fait les séries de photographies *Paysages de Khiam* et *Trophées de guerre*. Il y avait une forme d'absurdité très forte qui s'en dégageait. Puis on nous a dit que le camp allait être reconstruit.

Khalil Joreige - On peut soutenir qu'il ne faut jamais reconstruire mais, en même temps, si on ne le fait pas, il y a le risque de l'oubli.

JH - Ensuite, nous avons tourné *Je veux voir*. Il était interdit de faire des images à la frontière où on n'a pas le droit de poser un trépied. Nous nous sommes demandé : comment faire des films dans certains lieux ? Nous avons pensé à ce moment-là qu'il nous fallait une icône française. Que Catherine Deneuve ait pu accepter ce rôle fait partie du

Animation de Ghassan Halwani pour le film

«The Lebanese Rocket Society», 2012.



© ABOUT PRODUCTIONS

mystère et de la beauté de certains moments exceptionnels.

Beyrouth est omniprésent dans votre travail. Comment appréhendez-vous la ville ?

KJ- Nous essayons de ne pas la définir. C'est une chose constante car nous avons toujours tendance à vouloir le faire. L'installation *Le Cercle de confusion* que nous avons montrée à l'Institut du monde arabe en 1997 est une grande photo de Beyrouth découpée en trois mille morceaux que les gens pouvaient prendre. Derrière les fragments, il est écrit: *Beyrouth n'existe pas*. Cette phrase très lacanienne fait référence à la femme qui n'existe pas.

JH- En fait, elle ne cesse d'exister. C'est le lieu où l'on vit, le lieu de

Il n'y a pas d'individus, mais il y a des individualités. Il n'y a pas d'histoire, mais il y a des mémoires.

JH- Nous réfléchissons à la façon, au sein d'une société très communautaire, de devenir des sujets singuliers. Nous n'avons pas travaillé sur les années de guerre. La plupart de nos travaux sont liés au présent mais, dans le présent, des choses sont héritées de la guerre. Pour nous, il est très important que ce passé soit inclus dans notre présent pour pouvoir imaginer un futur.

Comment vous est venue l'idée de votre dernier projet artistique sur le programme spatial libanais, la Lebanese Rocket Society ?

JH- Comme souvent, c'est une rencontre. Nous sommes tombés

Pourquoi le questionnement de l'histoire est-il si important dans vos œuvres ?

KJ- Nous ne sommes pas dans un processus amnésique au Liban. Il y a beaucoup de mémoires mais elles sont communautaires. Elles sont individuelles mais pas singulières.

qu'un projet si populaire sombre dans l'oubli.

JH- Nous travaillons sur les imaginaires et sur la manière dont ces imaginaires sont reliés à une histoire. Nous nous sommes demandé pour quelles raisons cette histoire assez étonnante était sortie de l'imaginaire.

Il y a toujours des liens ténus entre vos films et vos travaux artistiques, mais dans ce dernier projet, cette symbiose semble se renforcer...

JH- Tout à fait. D'habitude, tous les deux, nous plongeons dans une thématique qui nous obsède. Cela se traduit par des installations, des photos, etc. Ici, pour la première fois, le lien est très fort entre les travaux filmiques et artistiques. Nous avons commencé par le film où certaines installations apparaissent. Puis nous avons créé l'installation *L'Album du président*. Il existe un seul album du projet, que la Lebanese Rocket Society a réalisé pour le président Fouad Chehab. Manoug Manougian et ses étudiants de l'Université arménienne, qui sont à l'origine du projet, pensaient accomplir un rêve personnel. Cette histoire va exister de nouveau dans l'imaginaire des gens et on saura qu'il y a eu un projet spatial libanais.

Est-il exagéré de parler aujourd'hui d'un élan créatif à Beyrouth ?

JH- Beyrouth est depuis longtemps une ville incroyablement énergique. Dès les années 2000, il s'y passait beaucoup de choses, énormément de rencontres et de possibilités. Il est vrai que notre visibilité internationale était moindre. Aujourd'hui, il y a davantage de lieux où l'on peut être visible. Le marché s'intéresse à nous et la jeune génération est extrêmement active. Tout dépend de la visibilité. Beyrouth est une ville qui organiquement génère une énergie, une envie de créer. ●

Propos recueillis par Ingrid Perbal

1969 Naissance à Beyrouth de J. Hadjithomas et K. Joreige.

Films

1999 > *Autour de la maison rose*, fiction.

2000 > *Khiam*, documentaire.

2003 > *Le Film perdu*, documentaire.

2005 > *A Perfect Day*, fiction.

2008 > *Khiam 2000-2007*, documentaire.

2008 > *Je veux voir*, fiction.

2012 > *The Lebanese Rocket Society*, documentaire, sortie en salles le 27 mars 2013.

Prochaine exposition collective *Ici, ailleurs*

> Tour Panorama, Friche de La Belle de Mai, 41, rue Jobin 13003 Marseille.

> Jusqu'au 7 avril 2013

Prochaine exposition personnelle Galerie In Situ, 6, rue du Pont de Lodi,

75006 Paris >

Fin février/début avril 2013

> www.insituparis.fr

Plus d'infos sur www.hadjithomasjoreige.com



© ABOUT PRODUCTIONS

notre inspiration. Notre travail évolue et notre rapport à la ville aussi. Beyrouth fascine énormément les gens qui y vivent.

KJ- C'est lié à l'impression que l'on a que les choses peuvent changer et, en même temps, que rien ne change. Il y a une agitation, une accélération de la violence.

JH- C'est une ville que l'on aime profondément. Donc, nous aimons la filmer, montrer ses différences. Nous sommes toujours dans le singulier, pas dans le général.

sur l'image d'un timbre dans un livre fait par Akram Zaatari avec la Fondation arabe pour l'image. Nous avons retrouvé ce timbre, sur lequel est dessinée une fusée aux couleurs du drapeau libanais, en vente à l'aéroport de Beyrouth. C'était il y a plus d'une dizaine d'années.

KJ- Quand nous avons interrogé les gens, personne ne se souvenait de cette aventure. Après des recherches, nous nous sommes rendu compte que le projet était très populaire à l'époque. Il est étrange